



LES MARAIS DE SAINT-GOND ET LE PETIT MORIN

dû abandonner encore Soizy-aux-Bois et se replier sur la côte de Montgivroux et la ferme Chapton. Elle demande l'aide de la division marocaine qui l'appuie avec deux batteries en position près du bois d'Allemant.

Le général Humbert reçoit l'ordre de lier une nouvelle attaque à celle que l'infatigable Grossetti va renouveler sur Soizy et Saint-Prix. La division marocaine prendra pour objectif Saint-Prix par l'est du bois de Saint-Gond et de Botrait : le 77^e (colonel Lestoquoi) participera à l'offensive.

L'ennemi s'est retranché sur une position extrêmement forte au point précis où les Marais s'achèvent et où le *massif* commence : talus de Saint-Prix-Signal du Poirier-nord du bois de Saint-Gond-Oyes. Un ouvrage disposé pour mitrailleuses flanque ses lignes. Son artillerie canonne sans arrêt le front Mondement-Montgivroux-Reuves où se rassemble la division

marocaine. Les trois villages sont en flammes.

Le général Humbert a son poste de commandement au nord de Broyes. Mais il a déjeuné sous la canonnade, au château de Mondement.

A 17 heures, l'attaque est exécutée par le régiment Cros, en liaison avec la 42^e division. Elle se déclanche parfaitement de Montgivroux, grimpe la côte et progresse vers Soizy-Bois de l'Homme Libre-ouest du Bois de Saint-Gond, c'est-à-dire aux approches de la route n^o 51. Mais on se heurte à de puissants barrages d'artillerie et de mitrailleuses. L'ennemi n'attaque plus, il n'en use que davantage de ses canons. Il faut en conclure qu'il est réduit à la défensive. A 18 heures, le colonel Lestoquoi arrive à Montgivroux avec un premier bataillon. Humbert sentant que l'ennemi fléchit, monte immédiatement une attaque avec ce renfort et ses deux régiments Fellert et Cros, pourtant si éprouvés.

Mais la nuit arrive. Un orage violent vient d'éclater. Il est plus sage de donner du repos aux troupes et de remettre l'attaque au lendemain.

A droite, l'autre division du 9^e corps, la 17^e (général Moussy), a médité de dégager la situation par une attaque contre la Garde, qui essaye de progresser par la route de Bannes.

En la prenant vers Aulnizeux et Aulnay-aux-Planches, on la ramènera au nord des Marais de Saint-Gond et la crise du 11^e corps sera en partie conjurée. L'offensive est préparée par un groupe d'artillerie de la division et exécutée par le 90^e. Elle est lancée à 16 h. 30. L'ennemi, pris de flanc, est culbuté ; il évacue Aulnizeux qui est immédiatement occupé. Ce beau fait d'armes dégage la gauche du 11^e corps (21^e division) et arrête net l'offensive allemande de ce côté. L'ennemi, comme à la route N^o 51, enterre son infanterie et dé-

clanche une violente canonnade sur tout le front de la 17^e division qui se maintint fermement.

La journée qui avait été d'une chaleur torride s'achevait par un violent orage. Des nuages noirs obscurcissaient le ciel. Bientôt la foudre accompagne le grondement du canon ; les éclairs se mêlent aux éclatements. La boue crayeuse de Champagne se collait aux pieds du soldat et entravait les mouvements. On s'arrêta. La 17^e division avait gagné le front Broussy-le-Grand-Bannes-la Petite-Ferme, en liaison à

gauche, à Broussy-le-Petit, avec la division marocaine et à droite à la Petite-Ferme avec le 11^e corps qui tient les bois de Morains-le-Petit. Une canonnade violente répondait à la canonnade allemande et souvent la dominait. Les troupes bivouaquent sur le terrain repris, avec ordre de poursuivre l'ennemi s'il fait mine de se dérober. Mais celui-ci, comme nous le savons

par les carnets de route allemands, est affalé dans ses tranchées. Cet échec était particulièrement sensible (comme nous allons le voir) à Bülow et à von Hausen. La Garde avait perdu Bannes et Aulnizeux ; elle était refoulée au nord des Marais de Saint-Gond. Donc, la manœuvre allemande commençait à se disloquer, même vers l'Est, c'est-à-dire du côté où s'accrochait son suprême espoir.

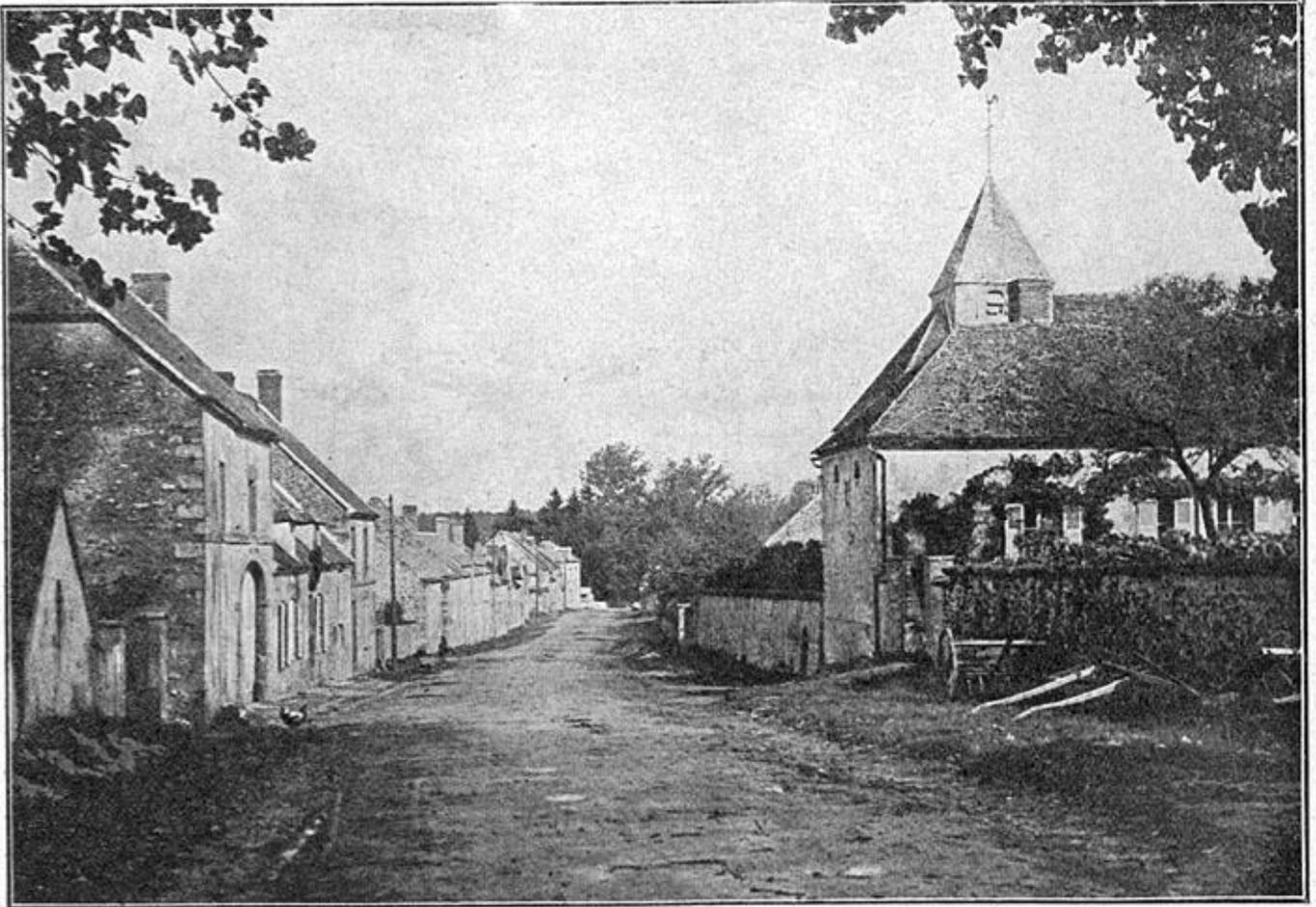
**LA TROUÉE
DE MAILLY,
LE 7 SEPTEMBRE
APRÈS-MIDI**

Le point noir, pour Foch, restait toujours

du côté du 11^e corps, vers la trouée de Mailly. Il lui avait donné comme appui la 18^e division : celle-ci, débouchant d'Euvy, devait se porter sur le moulin de Connantray pour faire face à toute attaque descendant d'Écury-le-Repos. En même temps, on devait attaquer en liaison avec le 9^e corps sur la route Fère-Champenoise-Bannes. Mais le terrain est sous le feu de l'artillerie lourde allemande et l'on renonce à cette offensive. C'est l'ennemi, au contraire, qui attaque et, ici, il s'agit des troupes de von Hausen se déployant vers Sommesous, assez



LE GÉNÉRAL ALBY
(d'après Jonas.)



SOIZY-AUX-BOIS. — LA RUE PRINCIPALE

mollement d'ailleurs. En fin de journée, le 11^e corps a légèrement avancé. On a repris, encore une fois, Vassimont qui, abandonné par la 60^e division de réserve, avait été réoccupé par l'ennemi. La 60^e division a prêté à la division de cavalerie deux bataillons et demi qui aident le général de l'Espée à se maintenir sur la route de Vitry.

La 52^e division de réserve (général Battesti) est restée à l'ouest de la voie ferrée Connantre-Fère-Champenoise.

Quant à la 9^e division de cavalerie, elle a continué à rendre de précieux services. Tandis que la division de réserve de von Hausen attaquait sur Sommesous, une contre-attaque de la division de cavalerie, faite par les cyclistes, les deux bataillons de la 60^e division de réserve, la brigade Seriville et l'artillerie la surprend sur son flanc. Cette heureuse offensive reprend une partie du village de Sommesous.

L'orage et la nuit arrêtent le mouvement. Mais les deux bataillons et les cyclistes restent dans Sommesous. Des tranchées sont hâtivement creusées à la sortie du village. Au moment où l'ennemi attachait une telle importance à sa marche par la route 77, le verrou tiré sur Sommesous en avant du camp de Mailly n'était pas chose sans importance.

En somme, Foch avait lieu d'être satisfait. Les échecs de la matinée étaient en partie réparés. L'ennemi n'avait plus progressé nulle part. Un succès des plus sérieux l'avait senti fléchir au nord de Bannes. Le 11^e corps paraissait toujours dans une position critique; mais, même à la route 77, défendue par une simple division de cavalerie, l'ennemi n'avait pas dépassé Sommesous. On pouvait compter, maintenant, comme l'avait annoncé le général Joffre, sur la prochaine intervention des renforts et sur les heureux événements qui se préparaient à la 4^e armée.

Le général Foch eut été bien plus satisfait encore, s'il eut su comment on appréciait les résultats de cette journée dans le camp allemand.

CONCLUSIONS SUR LA BATAILLE DU 7-DANS LE CAMP ALLEMAND. ON DÉCIDE L'ASSAUT À FOND POUR LE 8

Dans le camp allemand, on n'était pas satisfait de la journée du 7 ; mais on n'avait pas encore perdu sinon l'espoir, du moins la volonté de vaincre. On se demandait s'il ne s'agissait pas seulement de faire un effort suprême pour enfoncer une porte qui paraissait céder à certains moments.

Sur l'Ourcq, von Kluck avait rétabli sa position, si sérieusement compromise la veille : du moins, il avait paré à la menace d'enveloppement ; peut-être pourrait-il se dégager tout à fait et repousser l'armée Maunoury dans le camp retranché de Paris. Cette bataille de l'Ourcq pouvait alors tourner à la confusion de ceux qui l'avaient déclanchée. L'arrivée de deux corps nouveaux, le III^e corps et le IX^e corps, sur le terrain disputé avec tant d'acharnement (sans compter les renforts qui accouraient du nord) libérait l'armée allemande qui faisait face à Paris et dégageait ce que nous avons appelé la tête de l'animal.

La poitrine, il est vrai, était dangereusement exposée. French et Franchet d'Espérey se jetaient sur elle et la forçaient de se replier entre les épaules ; de ce côté, l'animal perdait le souffle et n'était pas loin de perdre pied. Mais, dans la mesure du possible, Bülow, quoique démuné de ses IX^e et III^e corps, avait paré. Il avait appelé à lui les deux corps de cavalerie et, avec son propre VII^e corps, il s'était fait une muraille vivante couvrant son flanc de Montmirail à Fontenelle et de Fontenelle à Chézy-sur-Marne, à l'abri de laquelle il pensait bien pouvoir conserver toute liberté de manœuvre à sa gauche. Une sorte d'hésitation et de lenteur dans la marche en avant de la 5^e armée et de l'armée britannique le 7 au matin, l'encourageaient à prendre cette posi-

tion d'attente. Il est vrai que son pivot, ou si l'on veut, l'angle du crochet défensif, à savoir Montmirail, était bien exposé en cas d'une double attaque ennemie venant l'une de l'Ouest (Franchet d'Espérey), l'autre du Sud (42^e division et division marocaine). Si Montmirail fléchissait, l'armée tout entière était en danger d'être coupée de von Hausen et de la grande armée allemande. Le point critique était évidemment là. Aussi, von Bülow paraît à ce danger, au cours de la journée du 7, en ramassant ce qui restait de son X^e corps pour caler vers le Sud, à Montant et Courbetaux, la charnière de son crochet défensif.

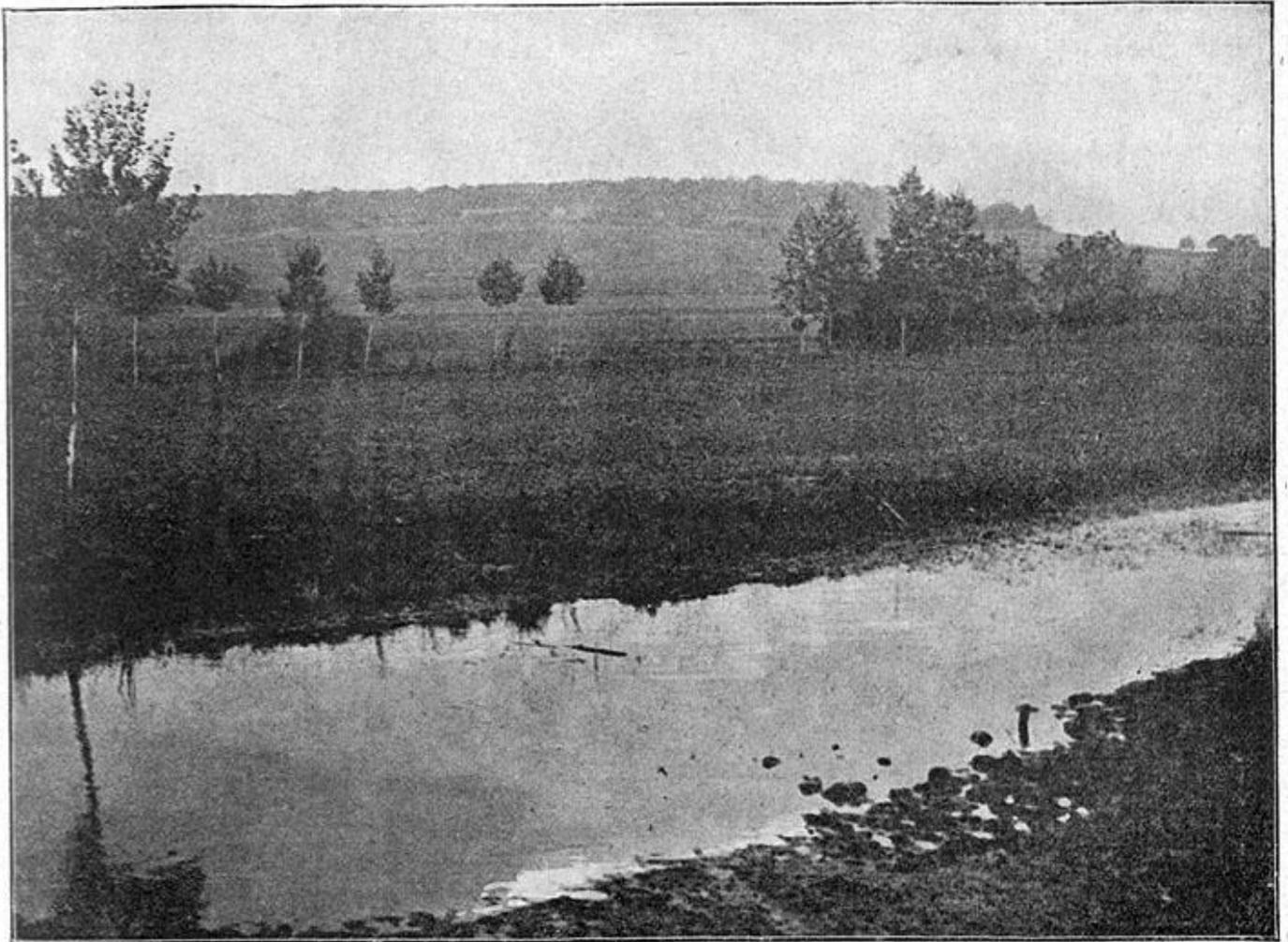
En somme, il ne s'agissait encore que d'une menace et il avait devant lui, un jour, peut-être deux, pour tirer parti des avantages que paraissait rencontrer, plus à l'Est, la marche à mort vers le Sud et pour rompre le front de Joffre avant que celui de Moltke ne fut rompu.

C'était une chance à courir, une partie suprême à jouer, un temps à saisir et peut-être un de ces risques à exploiter que la fortune des armes accorde, presque toujours, aux chefs persistants et valeureux. Bülow pouvait compter encore sur le courage désespéré de son X^e corps de réserve et surtout du corps de la Garde qui ne voulait pas reculer.

Mais ces deux corps, à eux seuls et dans l'état où ils étaient, ne pouvaient plus enlever la victoire : le tout dépendait, par conséquent, du parti que prendrait l'autre chef, le chef de l'armée saxonne, chargée du rôle de « fer de lance », c'est-à-dire von Hausen. Von Hausen pouvait-il attaquer encore avec des chances de succès, ou bien renoncerait-il ?

Les yeux sont donc tournés vers von Hausen. Avec ses deux misérables corps et demi, déjà si éprouvés, il tient en ses mains, et en son cerveau, — sous son front bas, — l'issue de la bataille et, peut-être, le sort de l'Allemagne. Ce saxon est le « maître de l'heure ». On le rendra, par la suite, assez responsable, pour que l'on ne puisse exagérer ses responsabilités.

Or, nous savons ce qu'il pense, le 7 au soir.



(Cliché M. Meys.)

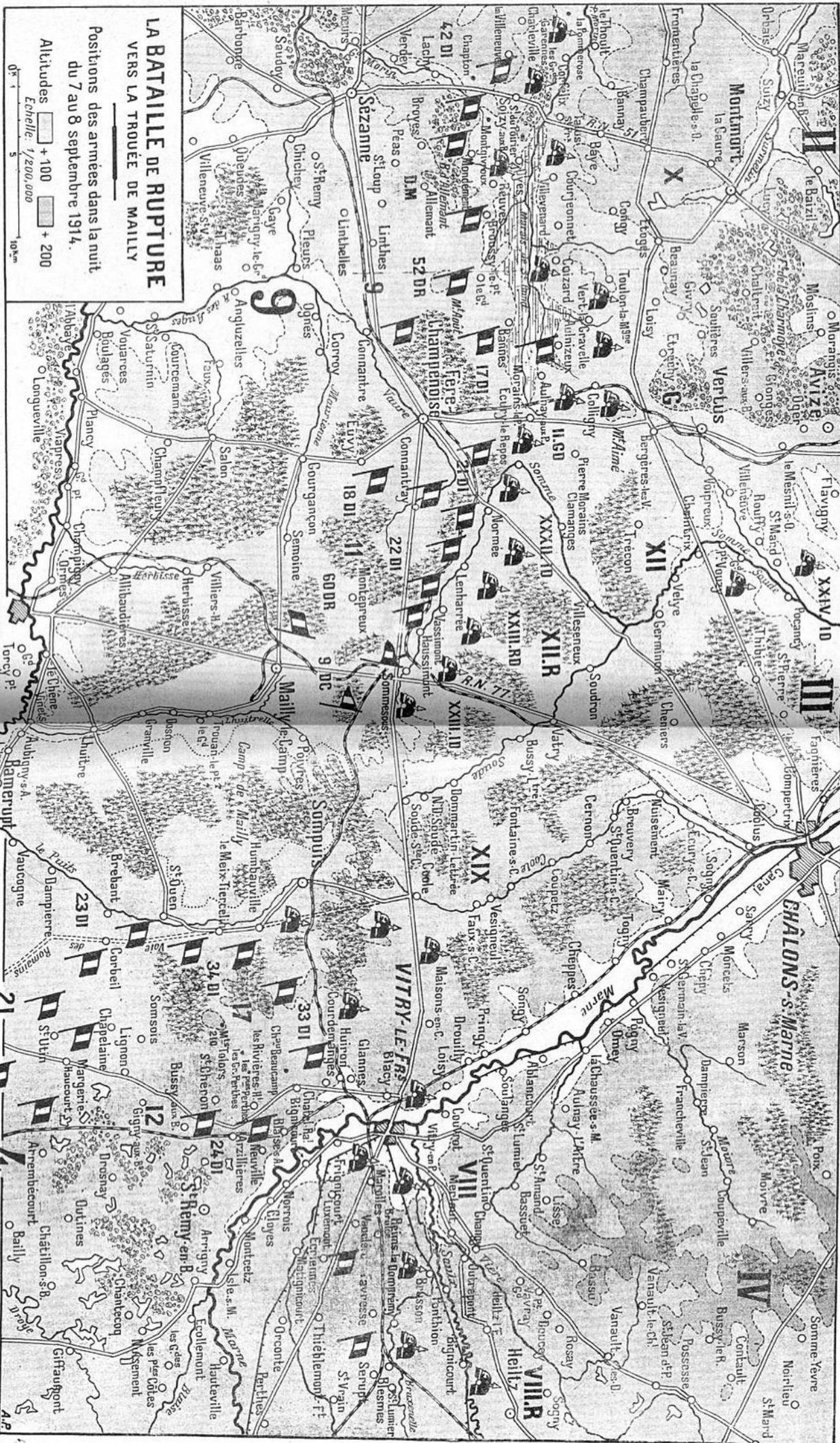
LE PETIT MORIN ET LES HAUTEURS DES USAGES

Poussé par une série de raisons que nous allons donner d'après son confident, le général Baumgarten-Crusius, il en arrivait à une des résolutions les plus désespérées qu'un chef de guerre ait jamais prises.

A ses yeux, la III^e armée avait maintenu, le 7 septembre, sa position sur toute l'étendue du vaste, trop vaste front qui lui était confié. Les nouvelles venues de von Kluck et du duc de Wurtemberg n'étaient pas très bonnes, mais elles n'étaient pas absolument mauvaises. Évidemment, la II^e armée avait de grandes difficultés à tenir sur le Petit Morin et ses appels réitérés au secours étaient bien alarmants. Mais ce n'était qu'un point du vaste champ de bataille. A prendre les choses d'ensemble, la volonté de Joffre de livrer une bataille décisive était fortement contrecarrée ; ses troupes

étaient engagées partout dans une lutte acharnée ; sur plusieurs points, elles cédaient. On pouvait admettre, logiquement, que l'adversaire était désormais dans l'impossibilité de paraître avec une supériorité numérique écrasante sur l'un des points quelconques du front. La bataille s'équilibrait.

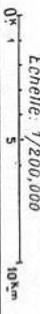
C'était l'heure de produire *l'événement*. « D'après cela, — et il faut citer ici le document même émanant de l'état-major de von Hausen, — d'après cela, il parut au Oberkommando de la III^e armée qu'une attaque énergique venant du front allemand était le seul moyen d'éclaircir les obscurités de la situation, de s'éclaircir sur les intentions de l'ennemi, de percer sa situation là où elle semblait faible et de parer de cette manière à l'attaque puissante des Français contre l'aile droite des armées alle-



**LA BATAILLE DE RUPTURE
VERS LA TROUÉE DE MAILLY**

Positions des armées dans la nuit
du 7 au 8 septembre 1914.

Altitudes + 100 + 200
Echelle: 1/200,000



ARCIS-s-Aube

Paris-les-Chaumes

Chavanges

A. Lagrange des.

mandes. Mais il n'y avait pas une minute à perdre : ceci résultait non seulement de la situation périlleuse où se trouvaient la I^{re} et la II^e armée, mais aussi du fait que la III^e armée était à proximité de l'ennemi, et, pour ainsi dire, enlacée avec lui. Le général baron von Hausen résolut donc de prendre cette initiative.

Mais l'expérience des deux journées du 6 et du 7 l'avait éclairé : ce qu'il y avait de plus dangereux, c'était l'effet de l'artillerie ennemie ; il s'agissait de trouver un moyen, en marchant à l'attaque, de soustraire, autant que possible, l'infanterie aux effets de l'artillerie française. « Dans ces conditions, n'était-il pas logique de commencer l'offensive sur l'ennemi si rapproché, dès la pointe du jour, par l'attaque à la baïonnette avant qu'un coup de canon ait été tiré et de courir sus aux batteries ennemies ? »

Résolution farouche et, comme nous allons le voir, presque désespérée. On supposait l'ennemi sans vigilance et presque sans armes ; on supposait les troupes allemandes en état de produire une course à mort de trois, quatre kilomètres et plus ; en un mot, l'orgueil du saxon fermait les yeux sur la valeur de l'ennemi et admettait qu'il était vaincu d'avance. La volonté obstinée et aveugle du grand chef nourri dans les États-Majors et dans les cours n'hésitait pas, pour chercher ce résultat plus

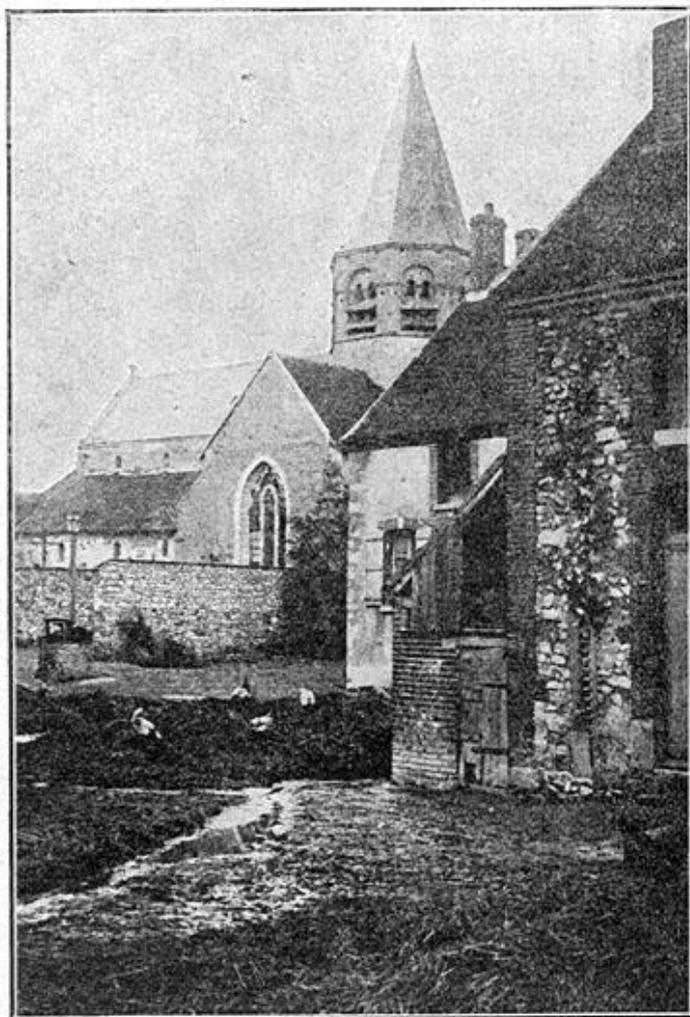
qu'aléatoire, à verser à flots le sang de ses soldats !

La résolution une fois prise, von Hausen fit tout le nécessaire pour s'assurer les chances de succès : il se rapprocha le plus possible des armées voisines, Bülow à sa droite, duc de Wurtemberg à sa gauche et se mit en liaison étroite avec elle pour se sentir bien appuyé. Il demanda à Bülow la coopération de la 2^e division d'infanterie de la Garde ; il demanda au duc de Wurtemberg la coopération de son VIII^e corps ; il rédigea, dans les termes les plus pressants, ses instructions pour les États-Majors, et le 7 septembre, à 6 heures du soir, il publia l'ordre d'armée pour le 8 septembre.

« Celui-ci ordonnait la continuation de l'attaque sur tout le front de l'armée. Pour obvier, autant que possible, à l'effet

de l'artillerie ennemie, on attaquerait au point du jour et à la baïonnette jusqu'à ce que l'on atteignît l'artillerie ennemie. »

La 2^e division d'infanterie de la Garde (de la II^e armée) et la 32^e division d'infanterie étaient placées sous le commandement du général d'artillerie von Kirbach, général commandant le XII^e corps de réserve. « La Somme devait être franchie à 4 h. 30 du matin par le groupe de droite ainsi constitué ; et la ligne de chemin de fer entre Sompuis et Vitry-



VILLEVENARD. — L'ÉGLISE



LES HAUTEURS DE MONDEMENT, VUE PRISE D'OYES

le-François, devait être franchie à 5 heures du matin par le groupe de gauche commandé par le général d'infanterie von Elsa. »

On voit que, pour donner une chance sérieuse à cette manœuvre téméraire, von Hausen avait fait appel au VIII^e corps de l'armée du duc de Wurtemberg. La liaison se faisait donc étroitement dans le camp allemand entre les deux armées du centre et ainsi elle se créait par la nécessité des choses, entre les deux batailles, celle de l'Ouest et celle de l'Est.

Il en était exactement de même dans le camp français. L'armée de Langle de Cary, comme celle du duc de Wurtemberg, remplissait son rôle de soudure. La bataille se prolongeait à l'Est.

Voyons donc ce qui se passait au delà de la trouée de Mailly et considérons les deux armées qui combattent face à face en s'allongeant insensiblement toutes deux vers leur droite, — la IV^e armée allemande, duc de Wurtemberg et la 4^e armée française (général de Langle de Cary.)

**L'ARMÉE DU DUC DE
WURTEMBERG
APPUIE L'ARMÉE
VON HAUSEN DANS
LA JOURNÉE DU 7.
DE LANGLE DE CARY
LUI FAIT FACE**

La connaissance que nous avons de la situation réelle des deux armées von Bülow et von Hausen, et, en particulier, des résolutions prises, le 7 au soir, par le chef de l'armée saxonne, nous apporte une physionomie de la bataille de la Marne, déjà très différente de celle qui a été donnée jusqu'ici. Les écrivains français, suivis avec empressement par les écrivains ennemis ou neutres, ont cru que la percée du front français à la trouée de Mailly avait été un fait presque accompli par suite du recul désordonné du II^e corps dans la journée du 7. Stegemann nous montre l'armée von Hausen victorieuse et les Allemands refoulant, d'une part, l'armée de Foch vers Salon et, d'autre part, l'armée de Langle de Cary vers Saint-Remy et s'ouvrant, ainsi, les portes d'Arcis-sur-Aube et de Brienne. Et, comme la

question se pose naturellement dans l'esprit de savoir pourquoi les Allemands n'ont pas tiré parti d'un tel succès, le même Stegemann, — c'est-à-dire l'État-Major allemand, — répond que les corps qui menaient cette offensive victorieuse ont été rappelés par ordre supérieur, alors précisément qu'elle réussissait. Par cette étrange explication, le Grand État-Major se met dans cette position d'avoir transformé, volontairement, une victoire assurée en une défaite éclatante.

Explications fabriquées après coup et qui viennent surtout de l'hésitation que nous avons mise nous-mêmes à reconnaître et à proclamer notre éclatant succès. Jusqu'à la fin de la guerre, les Allemands se servirent de leur « âme de vainqueurs » et nous subirons les effets de notre « âme de vaincus ». Par exemple, cette fameuse offensive, destinée à tout voir plier devant elle, se réduisait, le 7, dans la journée, à une seule et unique division de réserve, la 23^e, d'ailleurs très mal en point et hésitante aux approches de Sommesous. Nous savons que la Garde et les deux divisions de droite de von Hausen étaient arrêtées et même rejetées au nord des Marais de Saint-Gond, dans la région de Bannes, que la ligne Fère-Champenoise-Sommesous-Coole-Vitry-le-François était encore tenue, le 7 septembre au soir, par le 11^e corps et la 9^e division de cavalerie et que, s'il y avait eu quelques défaillances locales dans les divisions de réserve, l'ennemi avait si cruellement souffert des feux de l'artillerie française que l'armée von Hausen était hors d'haleine au moment même où on la proclame si emphatiquement maîtresse du terrain.

Un fait, pourtant, peut expliquer l'espèce de confiance dans un succès possible que gardent, dans la nuit du 7 au 8, les États-Majors allemands : outre l'orgueil démesuré qui leur a, jusqu'alors, servi de soutien, leur esprit caresse l'espoir de voir l'armée du duc de Wurtemberg, qui n'a encore donné qu'avec ses avant-gardes, bousculer, avec ses gros, les dernières résistances de l'armée française ; on attend le meilleur résultat de cette offensive suprême qui va

reprendre et relever, en quelque sorte, celle de von Bülow et de von Hausen. La bataille est perdue à l'Ouest, mais on espère toujours la gagner plus à l'Est.

Suivons donc, maintenant, ces combats s'étendant vers l'Est autour de Vitry-le-François. Les deux armées du duc de Wurtemberg et de Langle de Cary y sont aux prises chacune par un de leurs corps extrêmes.

Nous avons dit, antérieurement, comment l'armée du duc de Wurtemberg, avait pris le dessus sur l'armée Langle de Cary dans les Ardennes, comment, par contre, l'armée de Langle de Cary lui avait infligé un échec sanglant sur la Meuse et comment les deux armées opposées, la IV^e armée allemande et la 4^e armée française, traversant en diagonale toute la Champagne s'étaient retrouvées face à face sur les deux rives de l'Ornain, un peu au nord de la Marne, quand la grande retraite avait été terminée. L'armée du duc de Wurtemberg avait été, un instant, séparée de celle de von Hausen après la bataille de la Meuse. Mais elle avait fait un grand effort pour se rapprocher d'elle au cours de la grande marche en avant et le résultat avait été que son corps de droite, le VIII^e, s'était trouvé comme en détachement à l'armée saxonne au nord de Vitry-le-François. La position de l'armée française à la soudure opposée, n'en était pas moins beaucoup meilleure, puisque le général Joffre l'avait consolidée en créant l'armée Foch à laquelle aucune contrepartie n'avait été opposée du côté allemand.

Tout au contraire, deux corps d'armée (XI^e corps et corps de la Garde) avaient été retirés du front des armées von Hausen et von Bülow pour être envoyés en Prusse-Orientale et une division de cavalerie de l'armée saxonne (8^e division) qui eut dû être employée à maintenir la liaison en face de notre 9^e division (général de l'Espée), avait été embarquée avec la même destination.

Il est vrai que plusieurs des corps français (notamment le 12^e corps et le corps colonial), avaient été cruellement éprouvés à la bataille



(Cliché, M Meys.)

LA TRAVERSÉE DES MARAIS DE SAINT-GOND, ENTRE OYES ET VILLEVENARD

des Ardennes. Mais, comme nous l'avons dit, les régiments avaient reçu, à la veille même de la bataille de la Marne, les renforts envoyés des dépôts ; les effectifs, les cadres, le matériel avaient été reconstitués, dans la mesure du possible, au cours de la retraite. L'armée était pleine d'ardeur et décidée à confirmer son succès de la Meuse.

En plus, le général Joffre, se servant avec une opportunité vraiment géniale de ses voies ferrées, déplaçait ses troupes en plein combat. Déjà la 18^e division (du corps Dubois) accourue de Nancy, était entrée en ligne aux côtés du 11^e corps dans la journée du 7 ; maintenant, le 21^e corps, prélevé sur l'armée Dubail, était annoncé pour aider à tamponner la trouée de Mailly et déjà, aussi, le 15^e corps, emprunté à l'armée Castelnau, s'arrachait à la victoire de Lunéville pour venir consolider de Langle de Cary sur son aile droite, dans la région de Revigny.

L'avenir de la bataille se présentait donc

avec un caractère tout différent du côté français et du côté allemand. Von Hausen n'attendait plus qu'une division de réserve, la 24^e, attardée sur la route d'Avenay-sur-Marne : les armées françaises pouvaient compter sur la valeur de deux corps et demi supplémentaires (une division du 9^e, le 21^e corps, deux divisions du 15^e corps), rien que dans la région de Vitry-le-François-Revigny ; et la 9^e division de cavalerie était dans la trouée.

Il est vrai, l'armée du duc de Wurtemberg allait s'engager à fond dans cette journée du 7 et accomplir le plan général d'offensive qui lui avait été prescrit. Mais de Langle de Cary était bien résolu à en faire autant. Observons que les deux armées n'étaient pas exactement orientées l'une contre l'autre. Celle du duc de Wurtemberg, pour des raisons que nous exposerons au chapitre suivant, faisait face au Sud, mais orientée vers l'Est, tandis que Langle de Cary faisait face au Nord, mais plutôt orientée vers l'Ouest.

De Langle de Cary avait reçu, en effet, outre les instructions générales du Haut Commandement, une instruction spéciale, datée du 6 septembre, ainsi conçue :

« Le 21^e corps est mis à la disposition de la 4^e armée. Il sera, le 7, dans la région de Wassy.

« La 4^e armée doit avoir des réserves à sa gauche *pour protéger la droite de la 9^e armée et contre-attaquer les forces qui menaceraient cette droite.* »

C'était tout le rôle de la 4^e armée tracé en deux lignes selon la manière sobre du général Joffre. Cette prescription impérative avait été précisée encore, le 7 septembre, dans l'ordre général n^o 7 : « La 9^e armée s'efforcera de tenir sur le front qu'elle occupe jusqu'au moment où l'arrivée des forces réservées de la 4^e armée sur sa droite lui permettra de participer au mouvement en avant. »

Par contre, l'armée du duc de Wurtemberg avait reçu du Grand État-Major, le 5 septembre, les ordres résultant du nouveau plan allemand. Ces ordres, communs à la 4^e armée (duc de Wurtemberg) et à la 5^e armée (Kronprinz), étaient ainsi conçus : « Les IV^e et V^e armées, par une progression inébranlable (unentwegtes), doivent ouvrir aux VI^e et VII^e armées le chemin sur la Haute-Moselle. Droite de la IV^e armée en direction de Vitry ; droite de la V^e armée, Revigny. Le IV^e corps de cavalerie éclaire le front des VI^e et V^e armées. » En somme, le corps de droite, le VIII^e, devait peser sur la région de Vitry et, par contre-coup, sur la trouée de Mailly.

Nous avons vu le combat s'engager pour les corps de droite et de gauche des deux quatrièmes armées, situées en face l'une de l'autre, dans la journée du 6. Nous avons vu comment, dans cette journée, le VIII^e corps, qui fait la droite du duc de Wurtemberg, est entraîné vers l'Ouest par la nécessité de se maintenir en liaison avec l'armée von Hausen et tombe

dans la bataille ; et nous avons vu le 17^e corps français (général Dumas), qui fait la gauche de Langle de Cary, se porter également à l'Ouest pour maintenir la liaison avec l'armée Foch et tomber ainsi à son tour dans la bataille.

Leurs combats sont ainsi comme des incidents de ceux qui sont engagés entre von Hausen et la 9^e armée.

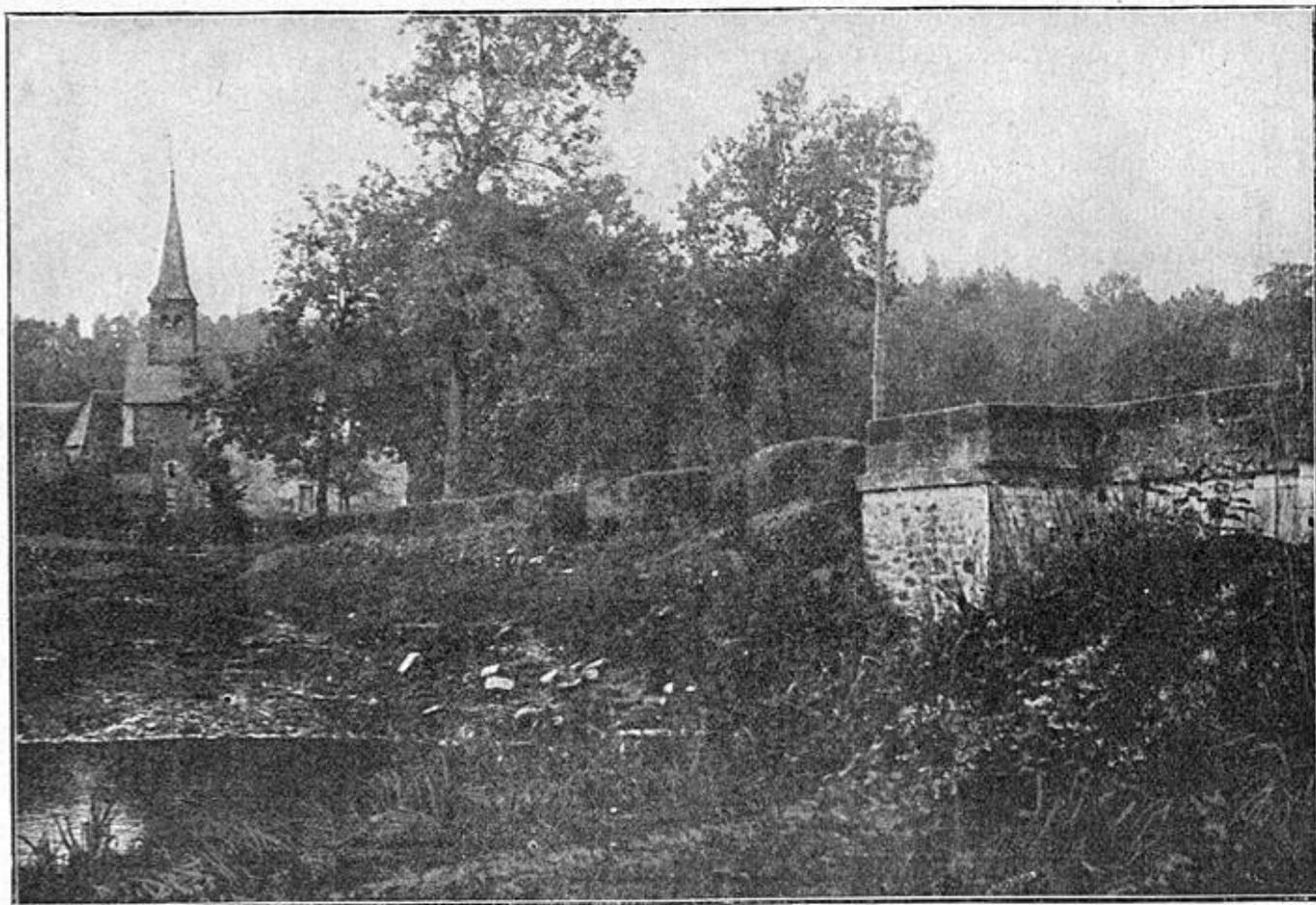
Dans la journée du 6, les deux divisions du 17^e corps ont combattu, la 33^e division (général Guillaumat) entre Sommesous et Vitry-le-François, en

liaison avec la division de cavalerie de l'Espée et la 60^e division de réserve ; l'autre division du même corps, la 34^e division (général Alby), dans les bois autour de la cote 202, un peu au nord-est du Meix-Tiercelin, c'est-à-dire les deux divisions autour des deux fermes, les Perthes.

Le 17^e corps a devant lui le XIX^e corps saxon et, à sa droite, le VIII^e corps. Le combat se livre pour la voie ferrée de Sompuis à Favresse, au sud de Vitry-le-François, que les Allemands ont occupé la veille. Il est surtout violent à Courdemanges, Huiron, Château-Beaucamps. Nous avons dit, d'après les carnets



LE GÉNÉRAL DESCOINGS



LA CHAPELLE DE SAINT-PRIX ET LE PONT SUR LE PETIT MORIN

de route allemands, à quel point l'artillerie française a déjà éprouvé le XIX^e corps saxon, le 6 dans la soirée, au moment où l'armée du duc de Wurtemberg (VIII^e corps) débouche, à son tour, un peu à l'est sur cette partie du champ de bataille, c'est-à-dire exactement en arrière de Vitry-le-François.

**LA BATAILLE AUTOUR
DE VITRY-LE-FRANÇOIS.
17^e ET 12^e CORPS FRAN-
ÇAIS CONTRE XIX^e ET
VIII^e CORPS ALLEMANDS,
LE 7 SEPTEMBRE**

suivants :

Conformément aux ordres du Grand Quartier Général, tenir coûte que coûte et, pour cela, organiser le terrain partout où il sera impossible de prendre l'offensive ; au contraire, si l'offensive présente des chances de succès, mar-

Pour le 7 au matin, les ordres donnés par le général de Langle de Cary sont les

cher à l'ennemi. Les corps de l'armée de Langle de Cary sont distribués, ainsi qu'il suit, sur le terrain : à gauche, en liaison avec la division de cavalerie du général de l'Espée, le 17^e corps (général Dumas) avec ses deux divisions, la 33^e (général Guillaumat) et la 34^e (général Alby) ; plus à droite, dans l'encoignure de la Marne et de l'Ornain, le 12^e corps (général Roques), une partie du corps étant en arrière en la direction de Wassy ; plus à droite et formant le centre jusqu'à Blesmes, le corps colonial (général Lefebvre) en partie seulement, une division de renfort devant être amenée sur le terrain au cours de la bataille. Enfin, à droite, le 2^e corps (général Gérard) qui doit s'étendre jusqu'à Revigny pour garder les liaisons, par Laimont, avec la 3^e armée (général Sarrail), couvrant ainsi, à la fois, la trouée de Bar-le-Duc et les premiers contreforts de l'Argonne.

Les corps du duc de Wurtemberg sont disposés en face de l'armée Langle de Cary dans l'ordre suivant : sur la rive gauche de la Marne, et débordant même un peu la rivière à l'Ouest dans l'encoignure Nord, formée par le confluent de la Marne et de l'Ornain, le VIII^e corps (général von Tchepe und Weidenbach, celui qui a envahi le Luxembourg. C'est ce corps qui a la mission la plus délicate : il doit pousser le « fer de lance » de von Hausen pénétrant dans la Trouée de Mailly et en même temps, vers Vauclerc et Reims-la-Brûlée, faire face aux attaques du 12^e corps et du corps colonial français. Il a, à sa gauche, le VIII^e corps de réserve qui l'aide sur l'Ornain, dans la région de Ponthion, mais qui, par sa gauche, est engagé avec son voisin, le XVIII^e corps (général von Schenk) dans les durs combats d'Heiltz-le-Maurupt et de Sermaize. Plus à gauche, enfin, et complétant l'armée du duc de Wurtemberg, le XVIII^e corps de réserve, arrive traînant un peu la jambe, pour déboucher avec le VI^e corps (qui appartient à l'armée du Kronprinz), sur la trouée de Revigny. Les mouvements sont éclairés, de ce côté, par un corps de cavalerie, le IV^e corps, qui a reçu l'ordre, comme nous allons le rappeler bientôt, de se jeter, par le haut Ornain, au devant des armées allemandes opérant dans l'Est et qui doivent arriver par la trouée de Neufchâteau.

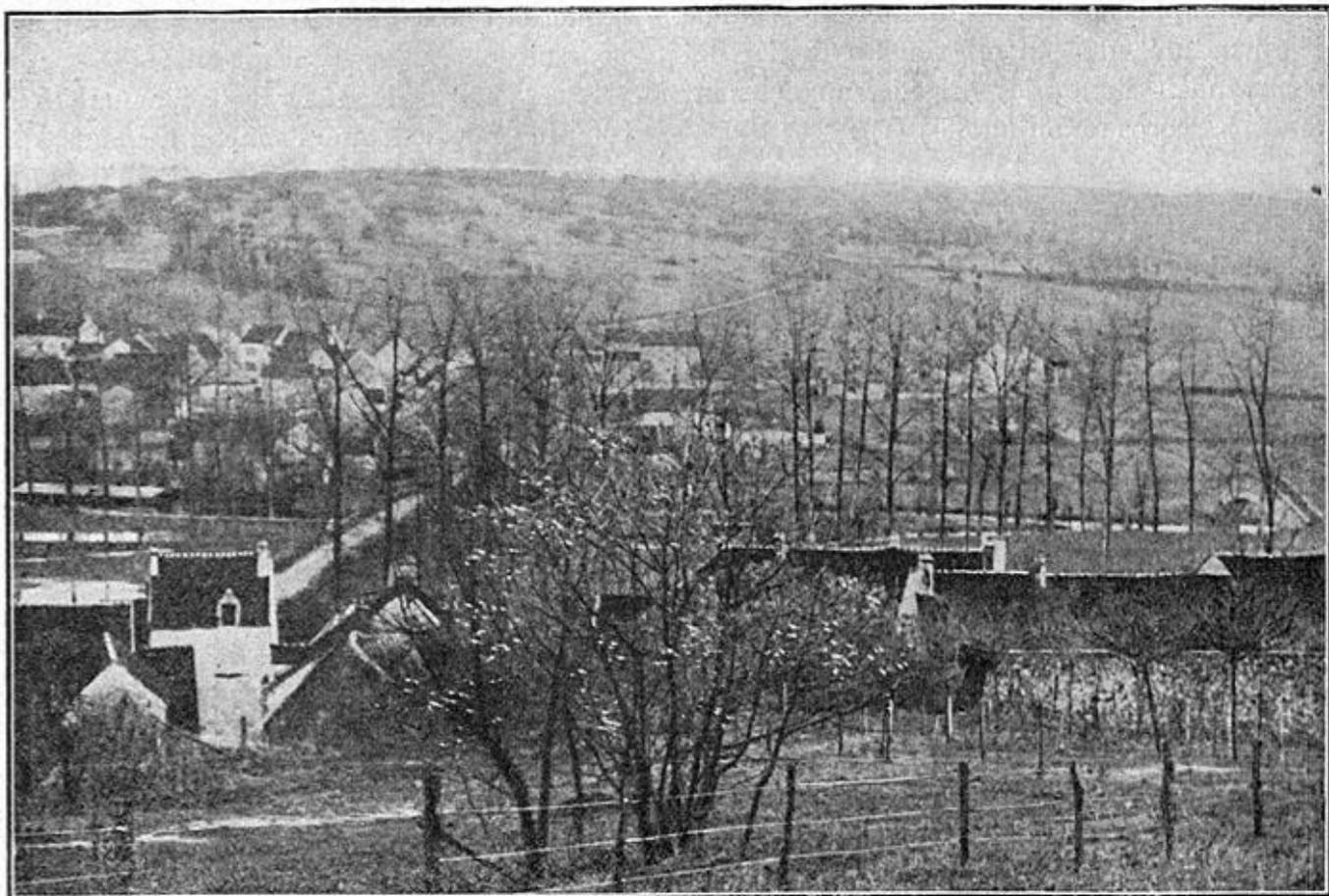
Tout cela, ce sont des rêves du Grand État-Major allemand. Mais ces rêves, on les croit encore réalisables, à la date du 7 ; on ne veut pas douter du succès d'une bataille générale qui supposerait, de la part de l'armée française, un recul soudain de 80 kilomètres : or, celle-ci ne cédera plus, maintenant, un pouce de terrain. C'est cette chute soudaine du rêve à la réalité qui donne son sens profond à cette espèce d'extension de la bataille de la Marne, s'accrochant dans la région de Vitry-le-François. Joffre calcule tous ses coups ; Moltke fonce aveuglément.

La bataille s'étend de ce côté par l'engagement des deux corps extrêmes, le 7, dans la

région de Vitry-le-François ; c'est là que se fait la *liaison* entre les deux manœuvres.

Au 17^e corps français, la nuit du 6 au 7 s'est passée sans incidents, les troupes occupant les positions de la veille autour des deux fermes de Perthes, la « grande » et la « petite ». Dès 5 heures du matin, le 7, l'armée von Hausen, décidée à l'offensive, a donné l'ordre à son XIX^e corps de se porter en avant : le VIII^e corps de l'armée du duc de Wurtemberg suit le mouvement. Il s'agit, pour l'armée allemande, de forcer les passages de l'Ornain à son confluent avec la Marne, passages qui lui sont, d'ailleurs, laissés presque partout ; puis d'enlever la voie ferrée de Courdemanges à Blesmes et, finalement, si possible, le canal de Vitry-le-François à Saint-Dizier. Les troupes d'avant-garde du XIX^e corps saxon, 104^e régiment d'infanterie et 32^e régiment d'artillerie ont subi, la veille, de lourdes pertes à Maisons-de-Champagne. Cependant, elles avancent au sud de Vitry-le-François pour couvrir le flanc ouest du VIII^e corps qui est chargé de la principale attaque sur la rive droite de la Marne.

A 5 heures du matin, une fusillade intense éclate sur le front des deux divisions du 17^e corps français, la 34^e (Alby) à gauche et la (33^e Guillaumat) à droite. On retire au 17^e corps un régiment que l'armée Foch lui avait prêté la veille. Par contre, le général Dumas reçoit l'avis que la 24^e division (du 12^e corps) arrivera de la région de Corbeil-Saint-Ouen vers midi et qu'un régiment d'artillerie et huit batteries du 21^e corps (venant de l'armée Dubail) arriveront à Margerie-Hancourt, c'est-à-dire sur la voie ferrée de Vitry à Brienne à partir de midi. C'est la manœuvre de Joffre par les lignes intérieures qui commence. Le général de Langle de Cary, dont le poste de commandement est à Chavanges, veille lui-même à la mise en marche de ces renforts ; il prend ses dispositions pour utiliser au mieux ces nouvelles troupes : le 21^e corps, devant arriver dans la soirée du 7, formera, avec la 23^e division, empruntée au 12^e corps, un détachement d'aile qui devra tenter, dans la journée du 8, une action débordante



LA VALLÉE DU PETIT MORIN

sur la droite ennemie, du côté de Sompuis.

Il s'agit de tenir jusque là.

La 34^e division (Alby) doit se porter autour de la ferme Saint-Ouen (cote 142-152) où elle sera appuyée par les batteries du 21^e corps, de façon à empêcher tout débordement de l'ennemi de ce côté. N'oublions pas que c'est l'heure particulièrement critique où le 11^e corps fléchit à l'armée Foch.

Mais les feux combinés des batteries de la division de cavalerie de l'Espée, des divisions de réserve, du 17^e corps et, enfin, des formations d'artillerie qui entrent en ligne produisent bientôt leur effet. L'offensive allemande est brisée.

Elle manquait, d'ailleurs, d'élan et d'entrain, si nous en croyons un carnet de route d'un soldat de la 40^e division (XIX^e corps) :

« Ce jour-là, l'esprit, aussi bien chez les officiers que dans la troupe, était excessivement déprimé; car, bien que les Français aient été rejetés (fléchissement du

11^e corps), les vainqueurs n'avaient, cependant, pu garder la position conquise. Le bataillon était très diminué, tant à cause des pertes que par les disparus ou dispersés. Presque tous les officiers avaient perdu leurs chevaux. Après de tels combats, la troupe avait un pressant besoin de repos. Vers 5 heures, la compagnie fut alertée. Les premiers obus ennemis tombaient dans le village. Il y avait un escadron de cavalerie et plusieurs régiments d'infanterie. Peu d'artillerie de ce côté. L'infanterie s'avança du côté de l'ennemi tandis que les convois se retiraient en arrière. L'infanterie se déploie en tirailleurs. Mais il fallait traverser un grand bois, particulièrement visé par l'artillerie ennemie. Bientôt, nous ne pûmes plus avancer. Nous nous couchâmes sur le ventre, attendant, à tout instant, d'être frappés par un obus... Lorsque nous sortîmes du bois, nous arrivâmes à une ondulation du terrain sur le champ de bataille proprement dit. En face de nous un village brûlait. Nous entendîmes les hurrahs de nos camarades qui couraient à l'assaut, puis les cris des Français demandant grâce; car on avait fait prisonniers les soldats d'une section d'infanterie qui s'étaient retranchés dans le village. Nous revînmes alors de ce combat qui avait été très fatigant pour les nerfs et à 11 heures nous étions rentrés dans nos cantonnements... »

Ce récit est confirmé, en somme, par celui

beaucoup plus mesuré et plus militaire, comme il est naturel, du général von Luydewitz qui commandait l'une des brigades appartenant au XIX^e corps saxon (la 88^e) (1) :

« Je me mets en marche le 7, à 5 heures du matin, à cheval, avec les avant-gardes. Nous reçûmes, soudain, une fusillade de tous côtés. Vite, on descend de cheval, on se cache dans un buisson et on donne à la brigade, l'ordre de se développer et de faire avancer l'artillerie. La batterie, obligée d'avancer en terrain découvert, perd un grand nombre d'hommes et de chevaux. Les obus et les shrapnells crépitaient autour de nous. C'est tout à fait extraordinaire que nous n'ayons pas été tous atteints... L'état-major de la brigade, avec le chef de l'avant-garde, le lieutenant-colonel Schack, chef du 181^e régiment, se trouvait avec moi dans un petit bois quand je fus frappé d'un éclat d'obus à la main droite. Je gagnais un repli de terrain qui se trouvait tout près du chemin conduisant à Sommesous (il s'agit donc de l'engagement contre la division de l'Espée). Les positions françaises étaient exactement sur le terrain destiné aux exercices d'artillerie du camp de Mailly...

« La plus grande partie de mes batteries avaient passé près d'un tunnel au Nord-Est et qui appartient à la ligne de chemin de fer allant à Vitry-le-François; d'autres étaient plus en arrière près de la route allant en Champagne vers la Perthes-Ferme (le tunnel est un peu plus au sud). Ces batteries étaient continuellement menacées, en arrière, par l'infanterie ennemie cachée dans les bois environnants. Par prudence, j'envoyai de ce côté le capitaine Beyer du 106^e régiment (48^e brigade). La bataille dura toute la journée. Mon infanterie, ainsi que le 179^e d'infanterie de la 47^e brigade, combattant à ma gauche, gagnaient du terrain peu à peu. L'artillerie du 60^e régiment (Chemnitz, 40^e brigade) me fut particulièrement précieuse. Vers 4 h. 1/2, je reçus un deuxième éclat d'obus. Vers 5 h. 1/2, le feu redevint extrêmement violent. Beaucoup de pertes. Les blessés allemands étaient évacués dans la nuit du 7 au 8, au poste de secours de la Perthes-Ferme ».

Dans l'ensemble, cette troupe si médiocre où les brigades étaient substituées sans cesse aux brigades, canonnée par l'artillerie, harcelée par l'infanterie française, commença à reculer dès le milieu de la journée.

On ne tarda pas à s'en apercevoir dans le camp français. A 12 h. 30, le colonel Breton, commandant le détachement d'extrême-gauche qui menaçait le flanc de l'ennemi à la ferme Tilla, faisait savoir que celui-ci paraissait se

replier et que le 9^e chasseurs se préparait à le poursuivre.

A 14 h. 30, le général Guillaumat rend compte également que l'ennemi a comme une tendance à se replier à gauche, mais qu'il semble vouloir concentrer son effort vers la cote 208, c'est-à-dire aux abords de la ferme Perthes. A 16 heures, plus de doute, l'ennemi se replie devant le corps d'armée et surtout à notre gauche.

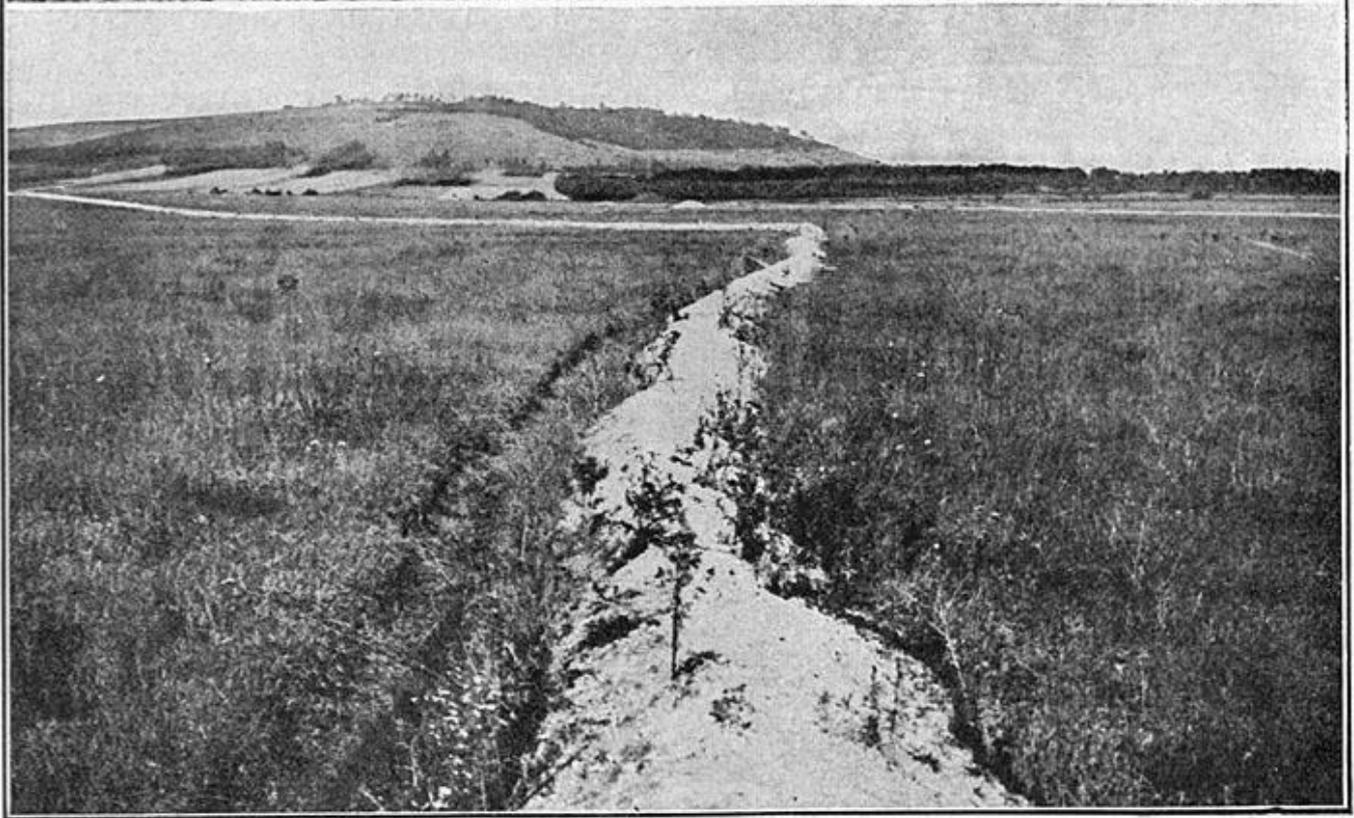
Le général, qui a transporté son quartier général aux Grandes-Perthes, demande à l'armée l'autorisation de poursuivre. Or, au même moment, arrive l'ordre d'offensive pour le lendemain 8, avec l'appui combiné du 21^e corps qui débarque. Il faut donc occuper les positions devenues libres et, si possible, les améliorer en vue de l'offensive du lendemain. On se portera en avant, dès le 7 au soir, mais sans dépasser la voie ferrée de plus de deux kilomètres. Tous les préparatifs sont faits pour la nuit et les avant-gardes sont jetées en avant sur la voie ferrée et au-delà.

Les ordres pour l'offensive du lendemain, qui doit se déclencher à la première heure, sont les suivants :

« *Les Grandes-Perthes, 21 heures.* — Il importe de ne pas perdre le contact avec l'ennemi qui paraît en train de battre en retraite, sans que l'on en soit encore tout à fait sûr. En tout cas, il ne faut pas lui permettre de se dérober à notre action pour faire sentir la sienne sur un autre terrain.

« En conséquence, la brigade Hélo dirigera suivant la direction générale : cote 135, cense de Blacy, c'est-à-dire directement au Nord (Étoile polaire), une reconnaissance d'un bataillon qui cherchera à occuper les points d'appui successifs en attaquant au besoin l'ennemi, mais seulement à la baïonnette. Si ce bataillon ne rencontre pas de résistance, il continuera à pousser de l'avant. Un deuxième bataillon le remplacera successivement et, s'il est nécessaire, un autre bataillon suivra. On cherchera ainsi à aborder la voie ferrée qui va de Vitry-le-François à Sézanne... Les mêmes opérations

(1) Publié, au début de la guerre, dans le *Chemnitzer Tagblatt*.



LA FERME NOZET ET LES TRANCHÉES DEVANT LE MONT-AOUT

s'effectuèrent dans les secteurs de la 34^e division et simultanément au 12^e corps ».

Le tout est réglé pour une action commune avec le chef de bataillon Rey, du 11^e régiment, qui est resté en observation à l'ouest de Château-Beauchamps.

Reportons-nous, par la pensée, dans le camp allemand. Est-ce que le sort de son XIX^e corps, reculant au lieu d'avancer, comme reculent la Garde et les deux divisions de son XII^e corps, n'explique pas la résolution désespérée prise par le général von Hausen dans la nuit du 7 au 8 ? Il sent que l'ennemi avance et qu'il prépare une offensive redoutable, alors que c'est lui, von Hausen, qui a l'ordre d'avancer et de rompre, à tout prix, le front français. Il faut qu'il le fasse, coûte que coûte, le lendemain. Et c'est pourquoi, il prescrit d'attaquer à la baïonnette cette terrible artillerie française qui brise les nerfs, au physique et au moral, de ses régiments.

Il en est de même au VIII^e corps de l'armée du duc de Wurtemberg. Ce corps avait reçu l'ordre de donner à fond dans la journée du 7. Il débordait même sur la rive gauche de la Marne pour prendre de flanc le 17^e corps français. La 16^e division devait marcher sur Vitry-le-François et Blacy, tandis que la 15^e division, faisant le grand tour, descendait par Marolles-Luxémont pour se rendre maîtresse des passages de la Marne à Frignicourt et Bignicourt. Et, pour aider encore au mouvement d'enveloppement, le VIII^e corps de réserve progressait dans la même région, un peu plus à l'Est, prenant l'aile marchante par Dompremy et Vauclerc, son artillerie tirant de Brusson et en arrière de Blacy en liaison avec les Saxons du XIX^e corps.

Tel était le plan combiné à la droite de l'armée du duc de Wurtemberg pour la journée du 7 ; dès le début de la matinée, les troupes du VIII^e corps se mirent bravement en mouvement. Elles franchirent la voie ferrée et atteignirent certains des villages qui leur étaient assignés. Mais ni le VIII^e corps actif, ni le

VIII^e corps de réserve ne purent, malgré des efforts inouïs, se tenir au delà de la voie ferrée, encore moins sur la ligne du canal et encore moins atteindre les passages de la Marne à la fin de cette journée du 7. En fait, elles finirent par cantonner péniblement sur les positions de départ, de Blacy à Blesmes au nord de Vitry-le-François, s'accrochant désespérément aux collines sud de Dompremy et de Brusson... Il s'en faut des 80 kilomètres qui séparent la Marne et l'Ornain de la trouée de Neufchâteau !

LE VIII^e CORPS

ET LE 12^e CORPS

FRANÇAIS A HUIRON, COURDEMANGES, LE 7

Nous dirons encore un mot ici, des engagements du 12^e corps français (général Roques) en tant qu'ils intéressent la liaison des deux armées françaises aux abords de la Marne. Car, quoique les deux manœuvres allemandes — celles de l'Ouest et celles de l'Est, soient bien distinctes, — la direction générale donnée à l'armée de Langle de Cary porte toujours celle-ci à tourner la face vers l'Ouest.

L'ordre donné au 12^e corps était de maintenir ses positions coûte que coûte et de marcher de l'avant, si possible, vers la voie ferrée. Les gros du 12^e corps, laissant une division à Margerie-Hancourt en réserve d'armée, devaient donc s'employer à maintenir l'ennemi tandis que l'on montait la manœuvre de flanc qui devait surprendre l'armée von Hausen.

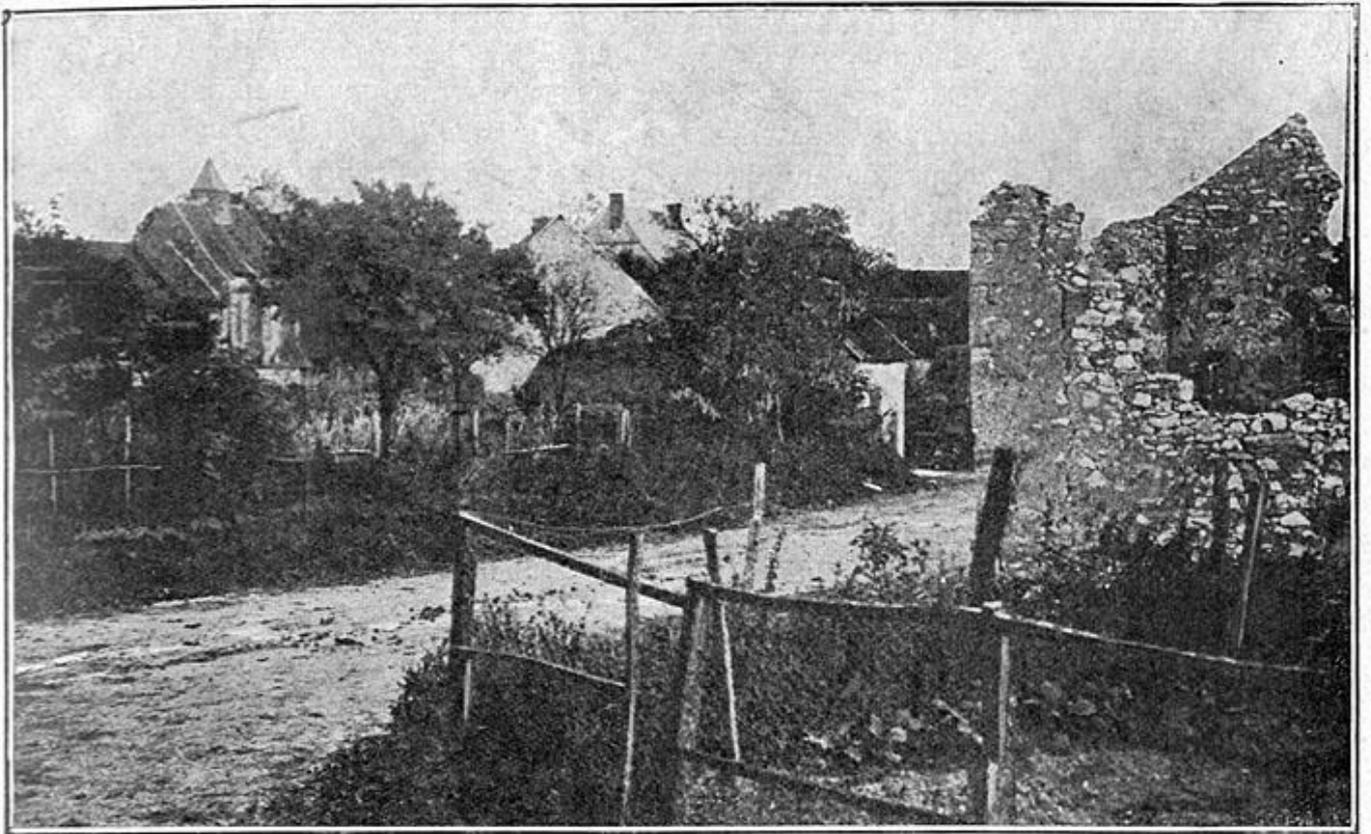
Les ordres pour les divisions étaient les suivants :

La 23^e division (moins le 107^e engagé vers Courdemanges et remplacé par le 50^e), se tiendra autour de Margerie-Hancourt, pour former, comme nous l'avons dit, une masse de manœuvre avec le 21^e corps.

Les régiments 306 et 326 à Pars-les-Chavanges et à Labraux.

La 48^e brigade à Bussy-aux-Bois à la disposition du général Descoings, qui doit prendre le commandement de la manœuvre, c'est-à-dire de ces « troupes réservées » visées par l'Instruction générale du Haut Commandement.

Comme nous l'avons dit, l'ennemi franchit



(Cliché M. Meys.)

OYES. — UN COIN DU VILLAGE

la voie ferrée et s'empare de Huiron à 6 h. 40 du matin. Mais, il est arrêté par notre artillerie lourde qui, de la cote 210, bat Huiron et Glannes.

Alors s'engage, dans la plaine, au devant des Petites-Perthes, un combat très violent, avec alternatives d'avance et de recul. A 9 heures, le 108^e, de Bergerac est sur les croupes au nord de Châtel-Raould, vivement bombardé par l'artillerie lourde allemande. Nous progressons. Le 107^e a un bataillon au nord du village, un au sud et le troisième au Château-Beaucamps. A 11 heures, nous occupons Courdemanges, c'est-à-dire la ligne du chemin de fer. L'ennemi est en échec à Huiron, terriblement bombardé. De ce côté aussi, l'effet de notre artillerie se fait sentir. Au cours de l'après-midi, on apprend qu'un mouvement de retraite paraît se dessiner chez l'ennemi de Courdemanges vers Blacy, et, d'autre part, vers Frignicourt : c'est la 15^e division du VIII^e corps allemand qui recule et qui, ayant le dessous dans la région de Vitry-le-François, rentre sur ses positions.

A 14 h. 30, le général Descoings signale, comme le 17^e corps, que la situation est bonne. Les combats très vifs qui se sont engagés à Courdemanges (108^e) tournent à notre avantage. Mais nos pertes sont cruelles (1).

En fin de journée, le général Descoings fixe ses stationnements à Saint-Chéron, Gigny-aux-Bois, Les Rivières-Henrueil, les avant-gardes tenant la ligne Ferme-du-Cul-de-Sac et ruisseau au nord de Courdemanges.

Rentrons encore dans le camp allemand. Ici, il ne s'agit plus de l'armée von Hausen (sauf la liaison entre son XIX^e corps et le VIII^e corps de l'armée du duc de Wurtemberg) ; c'est le mouvement de la droite de cette dernière armée qui, à peine déclenché, se trouve brusquement arrêté.

L'effet produit sur les nouveaux arrivants est le même que celui que nous avons constaté à

(1) Le 108^e était encore à Courdemanges le 11 septembre, ayant perdu son colonel, 52 officiers, 2.220 hommes. Mais il n'avait pas rompu d'une semelle.

l'état-major de von Hausen : surprise, déception, et, par choc en retour, résolution désespérée.

Le général Tchepe und Weidenbach ne peut admettre qu'il puisse être battu. Ses soldats, — ces fameux Rhénans ! — reculer devant une troupe française la veille en pleine déroute ! Cela n'est pas possible ! L'orgueil et l'aveuglement lui dictent à peu près la même conduite qu'à son voisin de droite et c'est alors que, rentré le soir à son quartier général, il y rédige le fameux ordre du jour trouvé, à quelques jours de là, dans ses fourgons et qui a révélé, pour la première fois, à l'opinion le prix que l'Allemagne attachait à son effort sur la Marne et la grandeur de la défaite qui lui était infligée :

« Le but poursuivi par nos marches longues et pénibles est atteint. Les principales forces françaises ont dû accepter le combat après s'être continuellement repliées. Incontestablement, LA GRANDE DÉCISION EST PROCHE. Demain, donc, la totalité des forces de l'armée allemande devra être engagée sur toute la ligne allant DE PARIS A VERDUN. »

Pour sauver le bien-être et l'honneur de l'Allemagne, j'attends de chaque officier et soldat, malgré LES COMBATS DURS ET HÉROÏQUES de ces derniers jours, qu'il accomplisse son devoir entièrement et jusqu'à son dernier souffle. TOUT DÉPEND DU RÉSULTAT DE LA JOURNÉE DE DEMAIN.

On a prétendu contester, du côté allemand, l'importance de cet ordre du jour. Mais il révèle la grandeur du dessein et l'âpreté des résolutions, en même temps que le moral ébranlé et le matériel compromis. Rapproché de la décision de von Hausen (les deux actes sont simultanés), il montre que les États-Majors allemands sont penchés sur la catastrophe imminente. Ils la voient, ils en ont déjà le vertige ; mais ils ne peuvent y croire encore. C'est la troupe qui, avec son sang, comblera l'abîme qu'a creusé leur impéritie.

La journée du 7 a mis la grande armée allemande « engagée de Paris à Verdun » en présence d'un crisé. On approche de « l'événement qui décidera du sort de la guerre ». Tous les chefs le savent. Celui-ci l'écrit : « Tout dépend du résultat de la journée de demain. »

